

ROSE ÉLYSÉE

LE REGARD FATAL

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 979-1-04251-756-4

Dépôt légal : octobre 2025

Il était là. Assis à cette table, à quelques mètres de moi, dans ce café bondé où tout le monde parlait trop fort, riait trop fort, vivait trop fort. Mais lui, il m'avait regardée. Pas longtemps, à peine quelques secondes, mais c'était suffisant. Je l'avais senti. Ce regard. Ce poids. Cette intrusion silencieuse dans mon espace. Comme une main invisible qui aurait effleuré ma peau sans permission. Je n'aime pas qu'on me regarde. Je lève les yeux de ma tasse de thé, lentement, pour ne pas attirer l'attention. Mes doigts caressant distraitement le bord en porcelaine, mais mon esprit est ailleurs, concentré sur lui. Il ne sait pas encore qu'il vient de signer son arrêt de mort. Il ne sait pas que ce simple regard, ce moment d'imprudence, va lui coûter la vie. Pourquoi m'a-t-il regardée ? Qu'est-ce qu'il voulait ? Est-ce qu'il pensait que j'étais jolie ? Ou bien il a vu quelque chose ?

Non. C'est impossible. Personne ne voit jamais rien. J'ai appris à me fondre dans la masse, à être invisible. Une femme normale. Une mère normale. Une épouse normale. Mais lui... Lui, il a osé briser cette illusion. Et pour cela, il doit disparaître.

Dans ce café bondé où les conversations s'entremêlent comme une cacophonie insupportable, je l'ai senti avant même de le voir. Ce poids. Cette chaleur désagréable sur ma peau. Ce frisson qui monte le long de ma colonne vertébrale. Je savais qu'il me regardait. Je savais qu'il m'avait choisie. Mais ce qu'il ignorait, c'est que c'était moi qui allais le choisir. Mon regard croise le sien. Juste un instant. Une fraction de seconde. Mais c'est suffisant. Je vois tout. L'arrogance dans ses pupilles, la certitude qu'il peut me fixer sans conséquence, sans répercussion. Les hommes sont comme cela. Ils pensent qu'ils peuvent tout se permettre.

Il détourne les yeux, enfin. Trop tard. Le piège s'est refermé.

Tu ne le sais pas encore, mais tu es déjà mort.

Je ne bouge pas. Je reste là, immobile, le dos droit, le visage neutre. Une femme ordinaire, invisible, sans histoire. Mais dans ma tête, les engrenages tournent déjà. Je le vois. Je le vois dans quelques heures, ou peut-être demain, étendu sur le sol, son sang s'écoulant lentement autour de lui comme une mare sombre. Je vois ses yeux, ces mêmes yeux qui m'ont regardée, fixant le vide, sans vie. Et je ressens cette chaleur familière, cette satisfaction qui monte en moi comme une vague. C'est presque euphorique.

Je le suis. Pas tout de suite, bien sûr. Je termine mon thé, je laisse un pourboire, je souris à la serveuse. Tout doit sembler naturel. Je suis une femme ordinaire qui vaque à ses occupations. Personne ne se souvient jamais d'une femme comme moi. C'est mon pouvoir. Mon invisibilité.

Il quitte le café. Je le laisse prendre une avance de quelques minutes, puis je me lève à mon tour. Je sors du café. Le soleil est bas dans le ciel, les ombres s'allongent sur le trottoir. L'air est frais, mais je ne le sens pas. Mon esprit est en ébullition, chaque pensée est un fil que je tisse soigneusement, patiemment. Où va-t-il ? Où vit-il ? Est-ce qu'il prend toujours ce chemin ? Est-ce qu'il a des habitudes ? Des failles ? Je le suis jusqu'à une station de métro. Il descend les escaliers, et je reste en retrait, assez loin pour ne pas éveiller ses soupçons. Il ne se retourne pas. Ils ne se retournent jamais. Pourquoi le feraient-ils ? Une femme comme moi ne représente aucune menace. Une femme comme moi est inoffensive. C'est ce qu'ils pensent tous. Tu ne sais pas, n'est-ce pas ? Tu ne sais pas que je suis là. Que je te regarde. Que je t'évalue. Je pourrais te tuer maintenant, ici, dans cette station bondée. Je pourrais sortir un couteau, le glisser entre tes côtes, et personne ne réagirait avant qu'il ne soit trop tard. Mais ce serait trop facile. Trop rapide. Non, je veux savourer ce moment. Je

veux sentir l'anticipation monter, comme une vague prête à déferler. Je veux que chaque détail soit parfait. Tu ne mérites pas une mort rapide. Tu ne mérites pas une mort propre. Tu as osé me regarder, et pour cela, tu dois souffrir. La satisfaction quand je le vois entrer dans son immeuble, je souris. Un sourire discret, presque imperceptible, mais qui brûle d'une satisfaction profonde.

Je sais. Tout est déjà décidé.

Ce soir, il mourra. Et moi, je vivrai.

À la maison, tout est calme. La lumière du jour à travers les rideaux, baigne le salon dans une douce lueur dorée. Mes enfants jouent dans leur chambre, leurs rires résonnent doucement dans le couloir. Mon mari est dans la cuisine, préparant le dîner. Une scène ordinaire, une vie ordinaire. Je suis une femme comme les autres. Une mère aimante. Une épouse dévouée. Une voisine sympathique. C'est ce qu'ils voient. C'est ce qu'ils croient. Mais ils ne savent rien. Ils ne voient rien.

Je me tiens devant le miroir de la salle de bain, ajustant une mèche de cheveux. Mon reflet me regarde, impassible. Une femme aux traits doux, au sourire discret. Une femme inoffensive. Mais derrière ce sourire, derrière ces yeux calmes, il y a quelque chose d'autre. Quelque chose qu'ils ne pourraient jamais comprendre.

Ils pensent que je suis comme eux. Mais je ne suis pas comme eux. Je ne ressens pas ce qu'ils ressentent. Je ne pense pas comme ils pensent. Et c'est pour cela que je gagne toujours.

Je descends dans la cuisine. Mon mari me sourit, me tend une assiette de légumes à couper. Je prends le couteau, mes doigts se refermant doucement sur le manche. Le métal est froid contre ma peau. Je le lève, je le fais glisser sur la carotte,

lentement, méthodiquement. Chaque mouvement est précis, calculé. Le bruit de la lame contre la planche de bois résonne dans la pièce.

Un couteau peut être une arme, ou un outil. Tout dépend de la main qui le tient.

Je pense à l'homme du café. À son regard. À la façon dont il m'a fixée, comme s'il avait le droit. Je pense à lui, seul dans son appartement, ignorant le danger qui s'approche. Je pense à la façon dont il réagira quand il me verra. La peur dans ses yeux. La panique. Et enfin, la résignation.

Mon mari me parle, mais je n'écoute pas. Je hoche la tête, je souris, je réponds par des monosyllabes. Il ne remarque rien. Il ne remarque jamais rien. C'est pour cela que je l'ai choisi, lui aussi. Parce qu'il est aveugle. Parce qu'il ne pose pas de questions. Parce qu'il croit au mensonge que je lui vends depuis des années.

Le dîner se passe sans incident. Les enfants rient, mon mari raconte une anecdote de son travail. Je ris avec eux, je joue mon rôle à la perfection. Mais dans ma tête, je suis déjà ailleurs. Je suis déjà dans cet appartement, dans cette pièce sombre où tout va se terminer. Je suis déjà en train de planifier chaque mouvement, chaque détail.

Quand la nuit tombe, je me lève. Je dis que je vais faire une course rapide, que je serai de retour dans une heure. Mon mari ne pose pas de questions. Il ne pose jamais de questions. Je prends mes clés, mon sac, et je sors.

La ville s'est enveloppée dans une brume légère, comme un voile qui cache les secrets. Les rues sont presque désertes, éclairées par la lumière blafarde des lampadaires. Je marche lentement, mes pas résonnent sur le trottoir humide. Je connais le chemin par cœur. Je l'ai suivi, cet homme, pendant des jours. J'ai appris ses habitudes, ses failles. Il vit seul, dans

un appartement au quatrième étage d'un immeuble sans âme. Il rentre toujours à la même heure, après avoir bu une bière dans ce bar minable au coin de la rue. Il ne parle à personne. Personne ne viendra le chercher.

Chaque pas me rapproche de lui. Chaque pas me rapproche de ce moment où tout s'arrêtera. Il ne sait pas que je viens. Il ne sait pas que je suis là. Mais il saura bientôt. Très bientôt.

Je me tiens devant l'immeuble. La façade est banale, presque terne, comme tous les autres bâtiments de cette rue. Mais à mes yeux, il brille d'une intensité particulière. C'est ici que tout va se passer. C'est ici que je vais redevenir moi-même.

La porte est verrouillée, mais cela ne m'arrête pas. J'ai appris à me glisser dans les interstices, à trouver les failles. La vieille femme du rez-de-chaussée laisse toujours sa fenêtre entrouverte. Une habitude innocente, mais fatale. Je me glisse à l'intérieur sans un bruit, mes mouvements aussi fluides que ceux d'un chat.

L'excitation monte en moi. Mon cœur bat plus vite, mais ce n'est pas de la peur. Non, c'est autre chose. Une chaleur, une énergie, une anticipation presque insupportables.

Je monte les escaliers, un étage après l'autre. À chaque pas, je m'imagine ce qui va se passer. Je le vois déjà, surpris, terrifié. Je vois le sang. Je sens son odeur métallique, cette odeur qui me hante depuis la première fois.

Je suis presque arrivée. Quatrième étage. Sa porte est devant moi. Je pose une main sur la poignée, doucement. Elle est froide sous mes doigts, comme un avertissement.

Respire. Prends ton temps. Tout doit être parfait.

Je sors mon kit de crochetage de mon sac, des outils que j'ai appris à manier il y a longtemps. La serrure cède en quelques secondes sous mes doigts. Je pousse la porte, lentement, sans un bruit. L'excitation monte...

L'appartement est plongé dans l'obscurité. Mais je n'ai pas besoin de lumière. Je connais déjà la disposition des lieux. Je l'ai mémorisée.

Il est là, assis dans son fauteuil, devant la télévision. Il ne m'a pas entendue entrer. Il est perdu dans ce monde de lumières et de sons. Pathétique. Je m'approche, mes pas étouffés par le tapis. Je sens l'adrénaline monter en moi, cette vague qui me submerge à chaque fois.

Je sors le couteau de mon sac. La lame brille faiblement dans la lumière de l'écran.

Je suis juste derrière lui maintenant. Je peux entendre sa respiration, lente et régulière. Il ne sait rien. Il ne sait pas que c'est la dernière fois qu'il respire.

Je lève le couteau, mes doigts fermement serrés autour du manche. Et je frappe.

La lame s'enfonce dans sa chair avec un bruit sourd, presque étouffé. Il sursaute, son corps se raidissant sous l'impact. Il essaie de se retourner, mais je frappe encore. Encore, encore. Et encore. Chaque coup est précis, méthodique. Je vise les points vitaux. Je ne veux pas qu'il crie. Je ne veux pas qu'il alerte les voisins.

Son sang jaillit, chaud et épais, éclaboussant mes mains, mon visage. Mais je ne m'arrête pas. Pas encore. Pas avant que ce soit fini.